

dorée colora le ciel du côté de l'est, ces campagnards se placèrent sur deux rangs et entonnèrent un chant harmonieux, malgré la rudesse de leurs voix; six ou sept d'entre eux chantaient un verset à l'unisson, en donnant les notes les plus élevées d'une voix de poitrine que nos plus célèbres chanteurs auraient enviée, le reste des chanteurs reprenait en chœur avec des basses superbes dominées par les sons des premiers qui recommençaient le même verset; j'ai assisté à bien des solennités musicales, jamais je n'ai été plus ému qu'en écoutant ce chant simple et religieux au milieu d'un pays sauvage: ils demandaient à Dieu de répandre sa bénédiction sur la journée qui commençait et sur les travaux auxquels ils allaient se livrer, de leur accorder le pain quotidien; c'était une amplification du Pater, cette admirable prière qui convient à tous les hommes; ces paysans appellent ce chant l'*alba* (l'aube); quand il fut terminé, chacun se chargeant d'un instrument aratoire, se dirigea vers le lieu de ses travaux.

Jusqu'à las Vigas notre voiture résista, et nous applaudissions à l'invention du conducteur; mais en arrivant au relais, l'autre soupente cassa, la caisse renvoyée rudement par le madrier, retombait à chaque cahot sur la malheureuse soupente qui finit par céder. Si nous avions été embarrassés à San-Martin del Molino, nous l'étions bien plus encore à las Vigas, du moins à notre premier accident nous pouvions espérer rencontrer des ressources à Perote; à las Vigas, tout nous était enlevé, même l'espérance, mais le conducteur, inépuisable en expédients, employa une grande quantité de cordes d'aloès, qu'il put enfin se procurer, à faire une soupente; à force de tourner sa corde, il en vint à son honneur,

au bout d'une demi-heure nous pûmes nous remettre en route. Malgré l'insuffisance des moyens, les réparations étaient bien faites, car la voiture résista et nous eûmes à traverser le plus mauvais chemin de toute la route.

Toutefois elle devait nous jouer encore un mauvais tour, cette malheureuse voiture; la côte de San-Martin de Soldado que nous avions montée à grand'peine en venant, se descend au galop, nous eûmes des sauts et des secousses à donner le mal de mer aux gens les plus habitués au roulis et au tangage, cela dura une heure environ; j'étais assis dans le fond avec le commandant Leray et don Calisto Zaragoza, lorsque je sentis le banc sur lequel j'étais assis, s'abaisser tout à coup, et je me trouvai les genoux à la hauteur du menton, le taquet qui soutenait le banc de mon côté avait cédé à la violence des mouvements, et j'étais assis par terre sans oser me remuer; le docteur Plane prévoyant que nous ne trouverions pas de vin le long de la route, avait mis derrière chacun de nous une bouteille de vin du Rhin, je craignais de la briser si je faisais un seul mouvement pour changer de position, et j'étais tenu immobile par la crainte où j'étais que mes pistolets, sur lesquels je me trouvais assis, ne partissent; mon supplice dura jusqu'à Jalapa, et je parvins après beaucoup d'efforts à sortir de la voiture; le taquet avait résisté du côté du commandant Leray de manière que don Calisto, assis sur le milieu de ce plan incliné, devait avoir beaucoup de peine à conserver sa position, et bien qu'il n'en témoignât rien, je suis persuadé qu'il ne fut pas le plus fâché de notre arrivée à Jalapa.

Nous fûmes entourés par une foule immense qui cherchait à lire sur nos physionomies le résultat de notre

voyage. Jalapa est, par son voisinage de Vera-Cruz, une des villes les plus intéressées à la solution pacifique du différend; nous fûmes impénétrables.

Le chemin de Jalapa à Plan del Rio, où nous devions passer la nuit, n'offrit rien de bien remarquable; en sortant de Jalapa, le capitaine, qui avait commandé si heureusement la veille une expédition contre les voleurs, et qui était depuis Perote notre compagnon de voyage, fit arrêter la diligence devant sa maison, agréable habitation située à peu de distance de la ville; il fit préparer en quelques instants une corbeille de beaux fruits cueillis dans son jardin, des oranges, des grenadilles, de gigantesques pamplemousses et surtout l'icaque¹, dont le goût légèrement aigrelet fait le plus grand plaisir pendant les fortes chaleurs. Ce cadeau, relevé encore par la courtoisie avec laquelle le capitaine nous l'offrit, nous fit le plus sensible plaisir.

Nous eûmes, en arrivant à Plan del Rio, un des plus magnifiques couchers du soleil que l'on puisse voir, bien qu'habitué à cet imposant spectacle, j'en fus frappé et j'admirai longtemps les admirables teintes dont le soleil colorait les beaux arbres qui couvrent le fond de la vallée, en se reflétant dans une rivière paisible et limpide qui invitait à s'y baigner; je me laissai tenter, et jamais je n'ai pris de plus agréable bain: d'immenses mimosas étendaient leurs longues branches au-dessus des eaux, des palmiers élégants sortaient de l'épaisseur du feuillage, sur le penchant de la montagne, des bananiers au vert tendre, à l'aspect soyeux, mêlaient leurs couleurs printanières à la

¹ On en fait de délicieuses confitures.



couleur sombre des grands arbres; c'était une image du Paradis, et pour que la comparaison fût complète, on me dit, au sortir du bain, de me défier des serpents qui pullulent en raison de l'abondance de la végétation.

C'était une véritable dérision que d'appeler *passer la nuit* la halte que nous fîmes à Plan del Río, nous nous couchâmes à neuf heures, à dix heures et demie on vint nous réveiller pour partir à onze. Tout endormi que j'étais, je subis cet ennui sans trop murmurer, c'était la dernière journée qui nous séparait de Vera-Cruz; j'allais revoir la mer, les navires, mes amis, me mettre sous la protection du pavillon français, tout cela valait bien que l'on me réveillât avant le temps, c'était une trop grande compensation à un léger ennui pour que j'y songeasse longtemps.

Bien me prit d'avoir vu la route dans mon précédent voyage, car la lune fut tellement lente à se lever qu'elle ne commença guère à nous éclairer que quand nous arrivâmes à Puente-Nacional, mais alors aussi, la lumière fut d'une admirable limpidité, la beauté du paysage qui nous entourait fit naître en moi le désir, pour mieux le voir, de monter la côte à pied; bien que ce fût pendant la nuit, la chaleur était étouffante; cette gorge resserrée entre deux rochers, à l'abri de toute brise qui puisse la rafraîchir, conserve pendant la nuit une atmosphère lourde, et l'on y respire un air tiède et pesant qui oppresse; pour éviter la poussière, je pris parmi les broussailles qui bordent le chemin et j'arrivai bientôt au sommet de la côte où je m'assis pour attendre les autres voyageurs qui, aux dépens de la jouissance que leur aurait procurée la

vue que l'on découvrait au bout de la promenade, ménagèrent un peu mieux les jambes que je ne l'avais fait ; j'étais plongé dans la contemplation la plus douce, lorsque j'entendis un bruit assez singulier s'élever des broussailles, cela ressemblait assez à un morceau de bois strié que l'on froterait vivement contre un bâton ; comme le bruit semblait se rapprocher, je ne fis qu'un saut jusqu'au milieu de la route, afin de pouvoir mieux distinguer sur la poussière blanche, quel était l'hôte de ces bois qui venait me visiter ; à ce moment Prieto, l'un des deux soldats qui nous accompagnaient, arriva à mes côtés, je lui dis d'écouter, le bruit recommença de nouveau : « Una vivora de cascabel !¹ » s'écria Prieto. Je m'applaudis à ces mots de m'être mis à l'abri, bien que ces reptiles n'attaquent pas généralement l'homme, j'aurais pu par mégarde en être mordu, et nous n'avions aucun moyen de porter remède à la blessure dangereuse que j'aurais reçue.

Nous passâmes de nuit aussi à Paso de Ovejas, nous aurions bien désiré faire une visite aux officiers qui nous avaient fait un si bon accueil il y avait quelques jours, mais

¹ Un serpent à sonnettes ; en racontant mon aventure à l'architecte, notre compagnon de voyage, il me dit que faisant construire, il y avait peu de temps, un ingenio (fabrique de sucre), comme il se promenait dans de hautes herbes qui poussaient en liberté dans un endroit qui n'était pas encore défriché, il lui sembla qu'il traînait quelque chose après lui, qui se serait engagé entre la botte et le pantalon, l'obscurité ne lui permit pas d'abord de bien distinguer, mais arrivé à la lumière, il reconnut, non sans terreur, ce qu'il traînait ainsi : c'était un serpent trigonocéphale, qui avait mordu dans le talon de la botte, avec tant de violence, qu'il n'avait pu dégager ses dents ; prendre son couteau et décapiter son redoutable ennemi fut, pour l'architecte, l'affaire d'un instant.

il ne fallait songer à remplir aucun devoir de politesse à cette heure.

Nous fûmes obligés, par les mauvais chemins, à descendre plusieurs fois pour passer à pied les plus désagréables passages, et cependant le postillon avait une clarté magnifique pour diriger ses chevaux, que doit-il donc arriver par un temps de pluie, où tout est noir ?

Le jour arriva avant que nous fussions entrés à Paso de Sopolotes, une brume des plus intenses chargeait le ciel à l'horizon ; c'était un bienfait de la Providence, sans elle nous eussions été rôtis, brûlés par le soleil qui avait, depuis que nous étions entrés dans tierra caliente, repris toute son énergie ; pendant que l'on relayait, nous vîmes passer trois litières¹ emportant à Jalapa, dans le haut pays, plusieurs personnes de Vera-Cruz, qui, craignant une collision et se souciant peu d'en être les témoins, se faisaient transporter loin du théâtre de la guerre.

Entre Paso de Sopolotes et Santa-Fé, on me montra un petit sentier conduisant à *Manga de Clavo*, résidence du général Santa-Anna, retiré momentanément des affaires et attendant, comme Cincinnatus, qu'on vînt de nouveau l'arracher à sa charrue.

¹ Rien n'est plus simple que ce mode de transport : deux longs morceaux de bois sont retenus par des sangles qui passent sur la selle de deux mulets placés l'un devant l'autre, ces deux perches sont maintenues à une distance égale par deux traverses éloignées de six pieds et demi environ, et laissant à la litière une largeur de quatre pieds environ ; une toile est fortement tendue, quatre montants soutiennent une espèce de dais auquel des rideaux sont adaptés ; les voyageurs qui redoutent les mauvais chemins préfèrent ce moyen peu accéléré et très-couteux.

Les mules que nous primes à Santa-Fé étaient déjà fatiguées, quand on les attela à la diligence, et je craignais d'échouer au port, c'était le dernier relais avant Vera-Cruz; le soleil déjà élevé, avait dissipé la brume et nous eûmes à subir sa puissante chaleur dans les fameux callejones de Santa-Fé qui, par la concentration des rayons, rendent plus intense et plus directe leur redoutable influence; tout à coup j'oubliai la chaleur et les mules qui nous traînaient au pas dans ce gouffre étouffant, je venais, au travers des arbres, d'apercevoir la ligne azurée de la mer, bientôt nous dépassâmes les quelques maisons de Bergara, et cinq minutes plus tard nous roulions sur la plage; la mer était calme, unie et transparente comme un beau lac; je crus distinguer de la fumée au large, en regardant mieux je m'assurai que je ne me trompais pas, les navires à vapeur le *Météore* et le *Phaéton* mouillèrent dans la journée à Sacrificios.

Nous fûmes retenus quelques minutes à la porte de Mexico par laquelle nous entrâmes à Vera-Cruz, et enfin nous arrivâmes, en traversant une foule immense qui se pressait sur notre passage, à l'hôtel que nous avions quitté quelques jours auparavant, où nous attendait M. Briavoine, négociant français, qui nous offrit l'hospitalité chez lui; nous avions fort à faire pour réparer le désordre de la route, avant de nous présenter chez le général Rincon, et nous acceptâmes; à peine étions-nous installés, que M. Doret, chef d'état-major de l'amiral Baudin, et M. Chau-chard, capitaine du génie, vinrent nous serrer la main, ils étaient en parlementaires à Vera-Cruz.

La maison de M. Briavoine fut bientôt envahie par les Français résidant à Vera-Cruz, tous auraient voulu con-

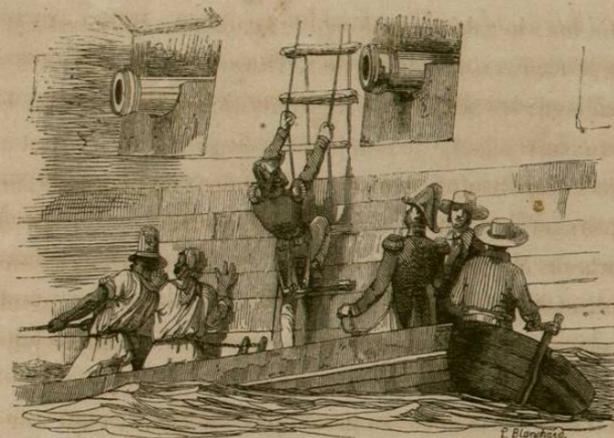
naître l'issue du voyage, mais le pli ne devait être ouvert que par l'amiral, et leur juste curiosité dut se contenter des paroles vagues que nous leur donnâmes; du reste je leur dois cette justice qu'ils paraissaient tous décidés à subir toutes les conséquences qu'entraînerait la guerre, si elle devenait inévitable, préférant, par un noble sentiment qui prenait sa source dans l'orgueil national, le redressement des griefs articulés par les Français, au prix même de leurs fortunes et de leurs vies, à une paix illusoire qui eût tout laissé dans l'indécision; j'ajouterai ici que les Français que nous vîmes à Mexico pensaient tous de même, j'en fus trop vivement ému alors pour que je puisse l'avoir oublié.

Le général Rincon nous reçut avec cordialité, plutôt comme s'il eût revu des amis, que comme des personnes avec lesquelles il serait peut-être le lendemain en hostilités; le général nous parla avec enthousiasme de la France; il a été élevé au collège des ingénieurs en Espagne, qui a fourni de brillants sujets dans cette arme, et il fit ses premières armes contre la France, pendant la guerre de l'indépendance. Il avait pu, par l'éducation d'abord, et ensuite par la guerre et la connaissance des hommes, apprécier les fruits de cette vieille civilisation d'Europe, si décriée par les enfants ingrats d'Amérique, qui lui doivent tout et qui ont tourné leurs premières armes contre le sein de leur mère, et il semblait heureux de serrer la main de personnes élevées comme lui et avec lesquelles il se trouvait en si parfaite communauté d'idées.

Enfin il fallut se rendre à bord, nous ne quittâmes pas sans émotion ce digne général, et surtout don Calisto Zaragoza, qui nous avait, autant que cela dépendait de lui,

adouci les aspérités d'un aussi long voyage, autant par les bons procédés qu'il eut envers nous, que par sa conversation toujours dictée par un cœur excellent et par un esprit cultivé.

Nos compatriotes se pressaient en si grand nombre sur nos pas que l'on fut obligé de doubler les factionnaires de la porte de Mer, pour faire régner un peu d'ordre dans ce tumultueux cortège; le canot du commandant Leray nous attendait, nous sautâmes dedans, et en peu d'instant nous fûmes éloignés des Français arrêtés sur le rivage, et qui nous saluaient encore du geste longtemps après que nous étions dans l'impossibilité de les entendre.



CHAPITRE XI.

Négociations.

Le pavillon français flottait à l'arrière du canot, sur l'avant, celui du Mexique déployait ses couleurs, et tous deux, agités par une brise douce, se détachaient sur un ciel d'un azur lumineux; nous voyions que les navires que nous avions laissés au mouillage avaient été rejoints par de nouveaux, et que nos forces étaient considérablement augmentées. M. Doret voulut bien contenter notre curiosité pendant que chaque coup d'aviron nous rapprochait de la division.

Le premier novembre, la frégate la *Gloire*, la corvette